

Florin Caragiu

L'homme à deux cœurs

© Éditions Vinea

COLLECTION „ VINEA INTERNATIONAL ”

« BUCAREST-PARIS,

HUIT LIVRES DE POÉSIE POUR LA FRANCE », 2014 :

Anca Mizumschi : MADRUGADA. Chansons d'amour et de furie

Cassian Maria Spiridon, L'ÉPREUVE

Angela Nache-Mamier : MADAME BOVARY / votre fidèle et savante lectrice

Mihail Gălățanu : LE HAREM DES PARFUMS

Lia Faur : LAMÉ

Florin Caragiu : L'HOMME À DEUX CŒURS

Paul Gorban : PAVILLONS AU ROUGE À LÈVRES

Diana Caragiu : RESPIRE AVEC MOI

Coordination éditoriale: *Nicolae Tzone* (Roumanie)

Miron Kiropol, *Claudiu Soare* (France)

Direction littéraire: *Rodica Draghinescu* (France)

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României /

Description CIP de la Bibliothèque Nationale de Roumanie:

CARAGIU, FLORIN

L'HOMME À DEUX CŒURS / Florin Caragiu ;

traduction du roumain par Anamaria Lupan.

București : Editura Vinea, 2014

ISBN 978-973-698-397-9

I. Lupan, Anamaria (trad.)

821.135.1-1=133.1

Florin Caragiu

L'homme
à deux cœurs

Traduit du roumain par Anamaria Lupan

Preface de Carmen C. Lasswell

Editura Vinea
București 2014

Table des matières

<i>Préface,</i>	
de Carmen C. Lasswell /	11
au-dessus des nuages de pierre /	17
durée /	18
maintenant /	19
ordre du jour /	20
pique-nique /	21
intérieurs /	22
eau vivante /	23
convalescence /	24
ce fut la mort, ce fut la vie : l'amour /	25
paysage suspendu /	26
7 d /	27
donne-moi une vie de tes jours /	28
fatigué /	29
printemps /	30

il te suit partout / 31
paris / 32
morceaux d'automne / 33
errant dans la ville étrangère / 34
voyage vers le couchant / 35
anniversaire / 36
paysage / 37
à l'aube / 38
orphée / 39
pas sur la plage / 40
crépuscule / 41
début d'automne / 42
à midi / 43
tard / 44
canicule / 45
dans la forêt / 46
elle, la splendeur / 47
les cordes de la guitare tremblent à la fin / 48
la cuisse est une faucille / 49
les instants nous quittent plus grands / 50
rétro / 51
cristallisation / 52
miracle / 53
l'auriculaire engourdit / 54
tu te mets à écrire un nouveau roman / 55
prière / 56

amour / 57
hasard / 58
jour après jour / 59
bientôt l'orage / 60
il sait comment / 61
poème / 62
aquilon / 63
fleurs de glace / 64
dans un coin d'herbe / 65
voilà / 66
rien / 68
pourquoi ta main qui caresse existe-t-elle ? / 69
sincérité / 71
conte / 72
le temps nous berce jusqu'à ce qu'il s'endorme / 73
fleur des pâques / 74
le jour le plus long / 75
si / 76
mémoire / 77
l'état des choses / 78
mort ou vivant / 79
les jours raccourcissent / 80
ces heures-là torrides / 81
au bout de la terre / 82
très tôt le matin / 83
rejetés par leur propre mort, seuls les mots / 84

alluvions / 85
le temps se déplie telle une pâte pétrie longtemps sous les doigts / 86
pensées au débâcle du temps / 87
babel / 88
sur les collines / 89
à chaque moment / 90
la vie t'évite / 91
menu de la soirée / 92
tel un saut léger qui coupe la nausée / 93
journal d'un instant / 94
promesse / 95
sur les rives raides tu éteins les torches / 96
passage / 97
cadre d'automne / 98
le rêve de l'animal sacrifié / 99
rien et tout / 100
comment vis-tu dans un autre ? / 101
requiem pour un livre / 102
Références critiques / 103
Florin Caragiu / 107

Je dédie ce recueil de poèmes à ma épouse aimée Diana

*Je vais prouver aux hommes qu' ils se trompent lorsqu'ils croient
qu'ils cessent d'être amoureux au fur et à mesure qu'ils vieillissent,
sans comprendre qu'ils vieillissent lorsqu'ils cessent d'être amoureux.*

Gabriel Garcia Marquez

Préface

Voyageur de par le monde accidenté des mots, Florin Caragiu est le poète des petits pas et des plis du sens. Les événements qu'il décrit sont, comme le dit lui-même, « des petits événements de l'absence ». Bien connu comme promoteur du concept de l'iconicité, aussi dans ses méditations théologiques que par ses idées sur l'art, Caragiu semble vouloir faire du tout une clé herméneutique afin de donner une lecture orthodoxe de la vie.

La lecture iconique est différente de la lecture symbolique. Son trait caractéristique doit être souligné, parce que la nature du texte cache ses intentions, ses motivations. On connaît très bien les périls d'un symbolisme poétique religieux pratiqué sans raison. Il ne faut pas insister là-dessus. L'immanence est soit sacrifiée à la transcendance comme idée, soit orientée tendancieusement dans une direction univoque ; cette direction connaît finalement un procès d'érosion figurative, explicable par la fausse grandeur d'un allégorisme léger. Le tropisme iconique tend, cependant, à corriger cette polarisation symboliste.

L'iconicité met en valeur, tout d'abord, le regard du haut vers le bas, pour respecter la kénose christique. Les choses commencent à être regardées et comprises en elles-mêmes et pour elles-mêmes ; elles commencent à prendre du poids et de la consistance intérieure, tout en étant un point de départ et d'arrivée pour les valences de l'empathie, mais aussi pour l'ionisation négative des états, frappés par le sentiment d'aliénation. La nature cesse d'être conçue comme un signal transparent de la transcendance, comme un niveau mécanique et arbitraire de signification, d'où disparaissent presque entièrement les traces d'une tragédie immanente.

Ainsi l'équation de l'ÊTRE se complique ; les petits êtres sans parole, mais aussi l'existence extra-humaine, en général tangente à l'être qui souffre, occupent maintenant le premier plan ; l'on remarque que même les mouvements des corps sont assumés avec une certaine conscience de leur autonomie par rapport à l'esprit qui les habite. La concession faite par le poète à l'existence de l'altérité, sous toutes ses formes, va à son point extrême ; elle a comme conséquence l'annulation de la différence théorique qui existe entre l'esprit et la vie. Le pneuma et la psyché deviennent solidaires, la logique de l'antagonisme semble finie, Jésus est le bonheur de tous...

Le père Ghelasie de Frăsinei, un grand amoureux de la nature, disait que le Logos habite le monde et lui parle, pour que chacun puisse répondre, à sa manière, de sa voix et de son visage uniques, comme il les a reçus dès le Début. La création est une polyphonie de voix et de réponses vivantes qui arrivent de partout ; le postulat de l'indétermination féconde, qui ne sait pas tracer des frontières entre le vivant et le non vivant, marque fortement l'émotion artistique, avec son attention libre, flottante, non-située, mais aussi cette modalité de faire de la théologie chrétienne en respectant l'affirmation évangélique ; et cela pour nous dire que tout être DÉSIRES la Résurrection. C'est y déceler la vision leibnizienne, qui fonde l'intropathie iconique.

Le poète situe la perspective à l'intérieur d'une chose minuscule et regarde vers le monde extérieur, tout en laissant se développer librement cet horizon caché de l'altérité fascinante. Des accords chromatiques y naissent, et même des structures atonales, mais elles ont une atonalité douce, qui tend se surpasser, qui semble exercer sans cesse, même si imparfaite, la voie vers ce rapport traditionnel avec le sentiment de l'univers durable, qui peut être modifié. Écoutant le bourdonnement des abeilles, Yehudi Menuhin exprime à son tour sa stupéfaction devant la recherche sans fin du son adéquat, de l'accord complexe que ces animaux créent.

Voici quelques vers éloquents dans ce sens : « il est temps pour autant / d'accueillir le sable mouvant du visage. sur le treuil d'une voix »; « les cormorans planteront leurs becs d'argent / dans des eaux entremêlées – / tu es une flamme appliquée sur le corps / par le couteau du matin. » ; « ton corps / dispersé sur la terre annule les distances lentement. » ; « on reste accroupis – / le moment se prolonge en nous. » ; « et si tu ne peux plus jeter l'espace / hors de toi, laisse-le grandir en toi. » ; „signe qu'entre l'œil gauche et l'œil droit / il y a un pont qui craque sous les mondes / mis en marche. »

Il faut retenir le fait qu'une poéticité entée sur l'idée féconde d'iconicité rejette ce que l'on pourrait appeler des fausses idéalizations. Les grandes idéalizations fatiguent la perception, l'œil, comme après un combat difficile mené sur un terrain qui a une nature idéo-motrice. Plus l'image est détachée de la terre, plus la fatigue musculaire qu'elle génère est grande ; une sorte d'asthénie du fond de l'œil s'y installe ; elle fait que l'acuité visuelle et affective diminue... Cette constatation est très importante pour comprendre l'ensemble des opérations nerveuses discrètes, mais en même temps graves et persévérantes, qui professent cette idéalisation mentale, mécanisme à effet « asthéniforme », bien sûr, inconnu, mais qui, en réalité, est un grand consommateur d'énergie au niveau nerveux.

Le vrai profil d'une idée est donné par la façon dont elle se construit au niveau subliminal. Comment s'impose une idée ? Comment réfléchit le muscle oculaire, comment se composent ou s'ignorent réciproquement à l'intérieur les forces adverses ? Quelles sont les étapes de l'ionisation, à ce niveau-là, comment se met en marche la pensée figée, comment on fait le choix ? C'est ici, AU CŒUR DES NERFS impliqués, qu'une lutte difficile pour exister se mène, et si la réponse est affirmative, alors on est libre de comprendre que son arme est l'agitation nerveuse, le reflexe systémique d'arracher et de casser, cette morbide secousse psycho-physique qui génère et entretient la ségrégation des idées... Dans ce cas, nous avons le droit de

parler d'un faux idéalisme et d'une nouveauté qui ne se confirme pas, se manifestant seulement au niveau déclaratif. Tout cache le fait qu'une bataille a eu lieu, que des forces qui se sont confrontées existent, des forces de la même nature, et qui le restent même au moment où l'une d'entre elles gagne, et surtout parce que l'on suppose que l'une d'entre ces forces a gagné.

Aucun monde vraiment neuf ne peut pas se soustraire au monde ancien, dont le principe général de genèse consomme son énergie nerveuse. La logique de la force comme algorithme de la transformation ne peut pas entamer la nouveauté. La grande subversion de la fatigue et de l'ennui montre le fait que l'idéalisme séparateur dévore de l'énergie, ses lois ne se différencient pas du travail mécanique, de l'action des forces qui se confrontent, transformées jusqu'à la fin dans des schémas banaux et dans des stratégies de combat. Les réflexes ataviques du vieux monde sont à la base des soi-disant nouveautés, celles que la gomme de la fatigue efface dès le début. La fatigue de l'idéalisme décolore tout ce qui est écrit. Pratiquement, l'on ne peut pas écrire cette lettre fatale de la neurasthénie...

Comme on l'a déjà dit, l'analyse IDEO-MOTRICIENNE est le fondement authentique de l'analyse des idées. L'idéo-motricité nous donne des informations sur la couche primaire, subliminale, naturelle, de l'idée. Mais alors que l'iconicité ne ressemble pas au faux idéalisme, elle ne concorde ni avec le *fading* minimalisme des états d'esprit qui génèrent mécaniquement une réalité déréalisée, désacralisée. Mais Florin Caragiu sait agiter le travail poétique selon la logique trinitaire de l'iconicité. C'est une logique qui semble se détacher de la logique de la sélection naturelle.

Le poète n'agit pas comme un révolutionnaire ni comme un utopiste, parce qu'il ne veut pas transformer radicalement le monde, mais plutôt changer le regard sur le monde à l'aide de l'iconisation des choses dans leur possibilité d'être vues comme « doubles » et, par conséquent, plus claires.

La liberté de l'alternance des registres, le mouvement laissé se confronter aux états contraires, le fait d'éviter la localisation dans un point unique des forces légèrement coordonnées, le soutien des divergences et des convergences par „enchevêtrement”, voici quelques uns des aspects distinctifs que nous transmet ce recueil de poésie. Une poésie qui iconise à la fois le bonheur et la douleur, en les laissant se refléter l'un dans l'autre. Comme dit si bien le poète, en « LAISSANT SANS SOUFFRANCE TOUTE LA DOULEUR... ». Un vers mémorable.

Carmen C. Lasswell

au-dessus des nuages de pierre

n'a-t-on pas le droit d'être fatigués
quand le jour se serre les genoux ?

on s'endort à demi dans son petit cadre
et on passe par l'oreille de l'aiguille
la rue qui s'étend
avant le sommeil ordinaire d'après le dîner.

perdus entre les eaux
vers de nouveaux désirs on avance
une question venue au monde
avec une belle plaie.

le doigt berce l'essieu du sang.

la pensée assise sur de la paille
ressent ses murs et son vide,
la faim, et le temps qui n'a plus de patience :
il est si fragile que,
si ce qu'il emmène avec lui
n'est pas un souvenir,
c'est qu'il commence déjà
à cacher son visage.

durée

la tempête nous enlève,
les souvenirs sortent du rang,
ils s'entremêlent
comme nous le faisons
lorsque nous recevons au visage la promesse
des grandes gouttes,
près du magasin fermé du monde,
aux petits boules de lumière
qui brillent tel le serein d'après.

une idée nous passe par l'esprit :
les choses deviennent plus simples
parce qu'on les mène dehors
en file indienne.
mais une fois rentrées chez elles
on ne peut plus les compter,
comme on ne peut pas séparer les nuages dans le ciel.

on reste accroupis – le moment
se prolonge en nous.

maintenant

prends le monde – il n’y a que son ombre,
avec ses années lumière
qui se faufilent parmi les cils fermés.
berce son ciel, tourne vers toi
la soif plantée dans le verre amer.
renverse-le,
donne-lui du feu pour qu’il respire son ange !
et si tu ne peux plus jeter l’espace
hors de toi, laisse-le t’envahir.

ordre du jour

le vent a claqué la fenêtre contre le mur,
la photo est tombée au sol de son cadre.

à terre, tu souris de tous tes plis,
l'air compréhensif : tu entends partout
de mauvaises rumeurs et que l'homme
s'arrange, quel réconfort.

plus tu vas mal, plus sûr sera,
l'un ou l'autre, que tu t'en sortiras –
et les êtres que tu vois une seule fois
sont de plus en plus proches de toi.

pique–nique

que reste-t-il de la vieille peinture ?
dans l'eau sale les poings s'apprivoisent
sous un arbre gigantesque.

tu te réveilles flasque, tu coupes les cheveux en quatre :
les heures passées dans l'herbe t'attirent –
tu déploies le ciel dessus.

un son menaçant tremble dans le feuillage,
une voiture s'arrête devant le tertre –
personne ne descend.

intérieurs

je me couvre de toi sans bouger côte.
l'air pénètre les poumons telle une voiture de course
dans la poussière nuageuse d'un désert peuplé d'anges et de bêtes.

mets le doigt sur la tête de ce monde et tourne,
il se déroulera au ralenti.

nous aurons assez de temps pour nous soustraire
aux paroles sauvages, et pour élargir
l'angle de vue nous reviendrons sur nous-mêmes,
nous secouerons les années – geste si à la portée
d'une fleur : elle inspire le souffle qui nous quitte
et l'espace autour d'elle se déplie
avec la lumière qui voyage en lui.

eau vivante

tu penses à tant de choses
que les objets te tombent des mains.

la haine te remplit puis elle déborde,
tes cellules souffrent,
même si elles ne font que leur devoir,
à chaque instant et sans protester.

tu n'as pas besoin d'une autre raison
pour rire –
tu es l'eau vivante d'un peuple
qui t'attache à la terre.

il respire en même temps que toi,
il mange de ta bouche
et il se rappelle que tu es né
le monde dans tes bras.

convalescence

le ciel enveloppe le jardin,
tu mélanges miel et citron dans la tasse de thé.

tu te souviens très bien
la trace de l'escargot sur la feuille orange,
le restant à mille décimales de l'heure
sous la pluie de plasma,
la superficie horizontale de la boisson arrivée à la bouche,
la viande gonflée sous les ventouses.

la vie s'habitue de nouveau à toi –
maintenant elle te vise
pressée de mouler ton corps,

pour que tu la promènes dans la petite ville cachée
sous la carapace solaire.

ce fut la mort, ce fut la vie : l'amour

si je devais laisser quelque chose après moi,
signe qu'entre l'œil gauche et l'œil droit
il y a un pont qui craque sous les mondes
mis en marche – en soufflant sur la fenêtre
j'écrirais sur la buée ta chanson fragile –
et plus tu t'obstines sur ton manque de voix,
plus sous le bain de sons
des images reviennent
poudrées avec l'inquiétude des commencements.

le frémissement des arbres coupés absorbe le bruit
de la rue : nous lisons ce livre
enchaînés par la rouille des feuilles, embrassant l'air
avant de sombrer dans une nouvelle rêverie, qui ne ressemble en rien
aux autres mirages tombés en proie badauds.

paysage suspendu

les pensées sont
le lit de clous où tu dors.

la terre s'encline assez
pour que tu puisses t'écraser contre la ligne de vie
en voiture de course.

tu accélères
sur le point de ne comprendre plus un mot,
facilement à employer
comme l'écume de bain
aux particules de diamant.

viens,
éclate la bulle géante
où flotte l'autoroute
du soleil à dents,

donne-le aux euglènes
avec son mal de hauteur.

7 d

j'ai besoin de toi.

j'ai le droit
de tourner le tunnel,
je regagne la vie,

je saute
d'un œil à l'autre.

le chat vient à la fenêtre,
s'agrippe de ses petites griffes au rideau,
il le déchiquette, il y fait de petits fentes.

je les traverse telle une pièce de monnaie
comme si on avait la permission de tomber
de ses jours comptés
dans la bruine.

donne-moi une vie de tes jours

la fleur du désert éteint la lumière.
on reste dos à dos
les échines unies.
les yeux bougent sous les paupières –
je cherche une fin possible à l'image qui fait tourner
le paon blessé au pied.

je sens le faible claquement de mes vertèbres,
le ballon envoyé entre les pieds du froid,
le vide dans la poitrine,
le cri sauveur tenu en bride.

dis quelque chose, n'importe quoi, retourne le temps
vers moi et tire.
les fausses balles pleurent sourdement.

fatigué

le temps passe à travers toi
à la vitesse d'une comète
qui devient ballon de feu
au contact de l'atmosphère.

tu tournes la tête
et tu regardes dans ses grands yeux
comme dans un miroir où des mains
cachent ton visage.

printemps

tu ouvres largement la porte :
les roses des épaules portent la glace mince
muée en pèlerine d'eau.

le petit oiseau frappe dans sa chute
ton cœur.

la douleur laisse les mots vivre,
les mots te laissent la vie,
la vie te quitte.

tu lui fais enfiler des patins et la libère
sur ton corps.

il te suit partout

le cigogneau te caresse le ventre,
il cherche sous ta chemise un poisson d'eau douce –
ta poitrine est une glace transparente à laquelle est collé
un denier d'argent – l'avenir
détaché de la peau brillante du noir.

ici la trouée du millénaire rêve au gant
du bec.

la chaleur sous l'aile est grâce
descendue sur les lagunes chaudes. trois fois vole
autour de la maison une lune aux plumes.

au ciel versé dans des outres frémit
la voix tel un voile sur le visage.

paris

ces choses dont personne ne se rappelle plus
flottent sur la chanson d'un orgue de Barbarie
qui attire le regard des statues et des oiseaux assises sur leur tête.
leur temps est une fontaine avec des marches
où les pigeons font la ronde.

fleurs rouges jaillissent des tiges et nous aussi des rêves,
avec l'air frais du sang.

ta tempe tremble sur les eaux
près de minuscules voiliers.
dans les aquariums on voit les dégustateurs en train
d'oublier, sur la pellicule fine du désir, vitraux et pas de porte.

morceaux d'automne

une chose quelconque passe à travers toi comme par un trou
du mur, elle ne se heurte à rien,
seule la résistance de l'air devant l'avion
en papier fait avec les couleurs de l'automne.

le voyage est un pas d'une chambre à une autre,
au-delà du seuil banal de l'imagination ; tu attises
la braise et tu jettes à leur brillance
feuille après feuille écrites soigneusement, comme si tu faisais
l'aumône à l'ange de l'insomnie pour,
dans ses bras, te glisser dans le sommeil trop tôt.

et cette peur opaque de ce qui est
si fragile qu'il demande ta protection –
pierre sortant du mur – pousse l'homme
en chemise dans le crachin.

errant dans la ville étrangère

tu t'accroches à ton temps comme à un fil
sur le versant des mots – et la vie se précipite
dans le sous-sol de la page.

tu disparais dans cet alliage de jours et de nuits
d'où sortent comme sur un tapis roulant les regards.

les trépassés peut-être, voyants,
te frappent sur les épaules et laissent la poussière voltiger
aux plantes de tes pieds. les habitants craintifs de l'instant
cacheront dans leur sourire le sang aux faux murs.

il est temps pour autant d'accueillir
le sable mouvant du visage. sur le treuil d'une voix
le brouillard descend une rivière. entre connaître
et méconnaître un homme il n'y a qu'un pas : risque-toi.

voyage vers le couchant

demain nous abandonnerons tout :
les lieux assoiffés de regards
glisseront sur la fenêtre
telle une goutte de pluie
qui coupe ta joue réfléchie –
nous parlerons des choses dont on ne se souvient plus
avec la ferveur de l'oubli.

sous sa pèlerine levée par le vent
le monde qui nous oublie lentement –
danse au coucher du soleil –
nous apercevra de loin,
comme si de la pluie se souvenait
la terre
où les charrues assujetties à jamais...

anniversaire

un bouquet de lis
pour tes yeux,
sans y penser deux fois,
j'ai acheté
du coin de la rue où les gens
apparaissent et disparaissent
tel un signal intermittent
envoyé vers un corps céleste immobile,
qui s'est arrêté au-dessus de toi
au bout de la nuit.

paysage

un arbre penché
comme la tour de pise
porte le nom
d'un héros de jadis.

tu es l'île
au cœur d'une vague gigantesque
attendant qu'ils échouent
sur le sable d'or
les naufragés d'un millénaire morcelé.

un souffle fait le tour de la terre :
les yeux peints sur des eaux
mènent le soleil sain et sauf
vers la chambre creusée dans la roche.

à l'aube

le château de la langue oubliée attend :
tu feras un nœud de ces rues jumelles
tu chercheras derrière les vitrines,
dans les murs au goût de moût,
l'enfant de neige.

les cormorans planteront leurs becs d'argent
dans des eaux entremêlées –
tu es une flamme appliquée sur le corps
par le couteau du matin.

orphée

la certitude qu'en toi plonge
le cœur de la terre et toi aussi dans son visage,
comme le nord attire l'aiguille du compas
sans voir l'aurore prise dans la glace,

la folie de retourner la tête
et de chercher avec peur en arrière, comme si elle
était enlevée et lointaine quand elle se retrouve en toi (et l'image
enlacée n'est pas dans son abandon)
et son soi affecté ne peut suivre
que la transformation de l'oubli en instant,

cela égaré dans le champ de la chanson – et ton corps
éparpillé sur la terre annule les distances lentement.

pas sur la plage

une feuille collée à ton corps
cache-t-elle un lieu vulnérable ?! le scintillement du visage
s'éteint sur les eaux : l'automne commence avec leur fin –
le limon d'où se font jour
des mèches. une tâche sur le disque d'or s'étend – c'est toi,
qui porte sur l'épaule l'appel lointain.

cape bleue est la mer, elle glisse sur le vent
sa lumière vague. ses nouvelles sont un murmure chanté,
elle a pleuré parmi les épées en bois, seul le sac sur le dos,
d'où un fil de sable telle une prière
de l'autre côté du monde se laisse glisser dans l'herbe.

crépuscule

les muscles des murs des navires se rabougrissent lentement
et tu souris, poussé par la migraine
sous les aigles tournants du crépuscule.

cramoisiss, les nuages : ils sont la vie non vécue
en courant vers l'avant,
glissant à genoux
sur les volées de canards sauvages.

tu sens la pression des pierres sur la plante du pied –
un serpent d'eau te mène vers des silencieux colosses,
à leur insu les âmes se donnent rendez-vous ici.
leur cri clair se lève au ciel
comme une main qui essuie le front en sueur.

ici ton sourire est une flamme qui fond la chair,
un mur à travers lequel passent des torches
dans l'obscurité rouge.

début d'automne

devant l'église
il y a une voûte de vigne.
quand je m'en vais je prends ses raisins,
ils ont le goût de ton silence
et de l'automne qui m'a frappé aujourd'hui
de son air sévère,
de sa rouille glissante dans les regards –
rien de ce qui fut n'est plus.

et nous parlons
du plumage des hirondelles,
aigu dans la fraîcheur du soir,
et des rues
où nous errerons dans notre voyage –
elles nous retiendront avec leur poudre fine
et dans les stalles elles transporteront
l'inquiétude d'une rive flottante
au carrefour des eaux.

à midi

je t'ai apporté une fleur de magnolia et des groseilles.
la pluie qui tombait à gauche et à droite
m'a permis de voir ton visage.

une langue étrangère cherche douze plantes
et tes lunettes invisibles.

tu es un enfant où se cache un autre
enfant. l'ange t'appelle dans mon dos.

tard

tu déposes cet épi de blé brûlé au coin de tes yeux,
tu parsèmes des perles de sang dans la terre
et tu demandes : si je m'enfuis
je pourrai enlever le bouclier
où les années frappent ?

les mots me jettent à la mer,
ils louent Dieu
parce qu'ils sont loin de moi ;
et moi, simple bouchée
pour le géant silencieux, l'on me voue à l'oubli.

par ici se glisse la lumière confuse
du poisson d'étain. tu te montres
puis tu t'évanouis : ainsi de l'auvent coule ce qui reste
d'une pluie, ainsi ta puissance s'écoule dans la terre.

canicule

tu succombes aux caprices du jardin
envahi par des broussailles.

tu portes sur la tête
une tour de neige –
sur un lit dur s'est allongé,
à l'intérieur, le silence.

tu vois le sprint des arbres
aux détours mis à nu, la lumière de cire
suintant sur les eaux.

le silence verse lentement,
sur ta tête, les cieux.

dans la forêt

près de ces eaux impétueuses
tu couds des feuilles
sur un morceau de toile brodée.

il y a là un chien à l'oreille coupée :
il écoute ta chanson chuchotée.

il bouge la queue lentement,
des pierres se lèvent de la rivière,
tu t'élèves telle la buée
en emmenant le goût fort de la mousse.

les petites fleurs, brûlantes en couleurs –
peut-être qu'un ange est tombé à genoux
parmi elles – comme si elles miraient
sur un pont quelques prestes truites,
lancent leurs flèches dans la cuisse froide de la nuit.

elle, la splendeur

au sein de ces liens inexprimables
il y a un nœud de vie – un nerf qui reçoit des signaux,
ici la pluie frappe des cloches en cuivre.

le visage propre, tu avances dans la glaise où la mémoire
d'une cible égarée parmi les fils verts se détend.
il tonne et la foudre éclate alentour,
à l'intérieur la férocité est seule beauté,
le danger est pareil à un visage qui se métamorphose.

les cordes de la guitare tremblent à la fin

tu revêts cette ville comme un enfant :
chaque bras tendu dans sa manche,
au bout les doigts froids,
qui te tiennent si facilement
que tu ne peux pas décoller.

on te dit quelque chose à l'oreille
sur les marches en ruines,
où la brillance d'un miroir
met fin au jeu des pierres – tu t'es retournée
vers le moineau entré par la fenêtre,
persuadée que tout ce qu'il
a vu ne t'est pas inconnu.

la cuisse est une faucille

un mot te jette dans les bras d'un autre
et tu restes un non-dit –
un quasar qui traverse les spirales de poussière.

tes eaux se sont déployées comme une tente
sur le lieu où la fumée déliée
rencontre les rameaux touchés par le soleil.

tu ne sais pas où tu t'en iras,
loin, bien sûr, et tu auras, certes,
une arche sur la tête, montagne sur une voix bègue.

tu es venue tôt et tu as vu le figuier
allumant ses bougies.

les instants nous quittent plus grands

ce lac de cire s'est allumé tout seul
dans un mouchoir –
œil d'où serpents d'obscurité
s'enfuient vers les eaux couchées dans l'herbe.

l'air heurte les narines, se laisse oublier
dans le cri de l'oiseau frappé.

tu passes à travers des murs d'eau
les yeux remplis du reflet bizarre
d'un arbre,
là-bas tu attaches ton hamac.
une partie de l'ombre sera pour toi,
l'autre te sera enlevée.

rétro

tu marches si délicatement
que mon ouïe devient si aiguë.
des milliards de voix courent en lui
comme sur un tapis roulant
et disent des choses qui arrêtent
l'expansion de l'univers.

crystallisation

ces grains de laine mis en cercle
sont des têtes d'aigles.

tel un canard sur l'eau la lune
graisse le chapeau bleu
et défait le petit sac à main en toile à voile.

le bracelet en cuir de la montre étrangle le poignet,
fines hésitations, les ris
rêvent d'un miracle qui chasse la pâleur
des heures éteintes.

ta voix est une crevasse où le passé
glisse. ce qui arrive d'en deçà des yeux
bouscule les images.

miracle

Dieu descend si vite et
si profondément en toi que,
surpris par la rapidité du piqué,
tu as l'impression de t'élever avec une incroyable vitesse.

et la nostalgie du saut te tourmente –
d'un coup tu te rends compte
que, cependant, tu t'effondres et le monde avec toi.

et ce que tu désires vraiment c'est d'être emporté
par celui qui allume le gouffre.

l'auriculaire engourdit

un jour arrive où l'on ne peut plus faire ceci et cela,
on s'allonge tel un être élastique
d'un coin à l'autre du petit cosmos –

et lorsque certains iront voir les parents
de leurs parents
ta tête tombe de fatigue sur le pupitre à écrire et tu t'endors
tel l'arbre qui s'appuie contre la maison.

ainsi passe la nuit, si vite, mon ami,
la vie te rattrape et te dit :
hé, beaucoup de choses ont changé par ici !
et tu remarques que depuis mille ans
tu n'as plus jeté un seul regard sur la fenêtre entrouverte,
qui depuis belle lurette est sable.

et tel un homme hier dans la fleur de l'âge,
aujourd'hui dépouillé de parler
et les mains qui tremblent affreusement,

ainsi se tient ton esprit devant l'ange
qui le retourne et le retourne.

tu te mets à écrire un nouveau roman

il y a des jours où tu restes les yeux ouverts
sans pouvoir faire aucun geste,

puis

les histoires bizarres
se mêlent et se démêlent
dans les rues parcourues tout à coup
comme un labyrinthe
où tu vis la peur d'être trouvé
avant d'être guéri.

prière

tu regardes par la fenêtre le ballon d'or
perdu par un enfant vers l'horizon.
tu n'as pas le droit d'y aller.
la maladie est une histoire où Dieu
te raconte des nouvelles
de sa vie.

toi aussi tu lui racontes beaucoup de choses.
il t'écoute
comme s'il satisfaisait à tes désirs
dans un espace que personne ne connaît,
et qui attend
que tu vives ta vie jusqu'au bout,
si loin.

amour

parfois tout est en excès
tu mets la tête sur l'oreiller, tu poursuis ta pensée :
avant d'y arriver, la pensée s'évanouit.

sur le mur on a gratté un mot : amour,
le plus ancien, le plus insignifiant, difficilement à entendre,
le plus évité et le plus nié
de tout ce qui existe sous le soleil.

même si quelqu'un le prononce, il le fait
comme s'il était gêné.
mais, justement, c'est ce dont tu as besoin.

parce que toi-même tu te tiens insignifiant, usé et nu,
devant le jugement que seul tu prononces –
et il est le seul à te défendre.

hasard

naguère un enfant t'a jeté
un morceau de bois.
tu courais avec des cris aigus, souriant,
content de voir le soleil quitter
le rideau des nuages.

soudainement tu t'es écoulé
comme un personnage sans os
sur le vert frais de l'herbe.
et du haut de son vert tu as vu
une coccinelle pétrifiée.

tu aurais crié au secours,
mais pas un son ne sortait de ta bouche.
alors tu as abrité la coccinelle avec ta paume,
pour qu'elle ne soit pas écrasée.

jour après jour

tu joues une chanson d'amour
qui doit fluer dans l'ouïe comme un vin ancien fraîchement
sorti de la terre. verre de pénitence
est le visage qui émerge des voies effondrées
de la solitude. chaque jour tu escalades la montagne
et tu la descends. le même pic surgit devant toi
comme un étranger et te parle,
jusqu'au moment où tu te rendes compte que tu le connais
depuis toujours. et cependant il reste toujours
quelque chose qui t'échappe : l'ombre des regards,
l'indécision des gestes, une tristesse dans le sourire,
qui mettent du silence dans le maquis de mots.
Seulement, tu sens que tu t'approches de la mer. son bruit
est en toi et autour de toi comme le souffle oublié dans une flûte,
invitant les quatre coins du monde aux fenêtres.

bientôt l'orage

dans ce nuage les enfants se rassemblent ;
quand on ne les trouve plus
ils crient à casser les vitres.

le nuage se mue en une petite ombre
sous ton œil droit. les enfants restent accrochés
à l'horizon comme des porte-clés.

je suis le plus laid et je collectionne
des larmes dans un pot. j'écoute la mer
que tu portes au cou depuis ton enfance.

il sait comment

pourquoi ces éclairs globulaires
dans les plantations d'orangers ?

nous boirons du faux café d'orge en emportant vers le haut,
contre le vent, le berceau de bois
au son dur.

mille ans je dormirais et à mon réveil
je me renseignerais sur nous au premier homme rencontré.

il sait l'histoire
des années coulées dans un jour perdu,
dans des heures de veille.

poème

dans ce nuage de flèches j'ai aimé.
mon sang s'est levé de la terre
comme un mur à plusieurs yeux
qui s'approfondissent dans l'intimité
lorsqu'une lame d'obscurité les gratte.

aquilon

siffle parmi les immeubles le serpent d'air,
sous le ciel peint au couteau.

j'entends une fenêtre qui heurte le mur et je me dis :
dehors la neige est plus haute qu'un homme –
j'y creuserai un passage avec mon corps.

c'est par là que je partirai,
c'est par là que tu viendras.

dors, marié en bois,
dans la cheminée des nuits blanches.

le sommeil est une cape qui rend invisible
le verre que je vide pour ne pas oublier. j'allume le feu
et je chante sous un soleil coupé telle une trouée dans le ciel.

fleurs de glace

personne ne passe,
seul un chien qui cherche un maître
ou bien un regard
où il puisse voir l'avenir,
auquel nous crions dans notre sommeil,
pour qu'il ne nous laisse pas de côté.

dans un coin d'herbe

tu chantes les bras ouverts, tu te lèves sur les pointes des pieds.
une lettre vole devant toi.
tu portes un bonnet subulé,
un enfant cache son visage dans les plis de ta robe.

tu aimes ces heures où la vue diminue
et le corps est un disque rotatif
sur lequel glisse une aiguille de diamant.

ta voix est la ville où déménage
le poème qui me quitte,
signe que le crépuscule est battement d'aile du sang.

la croix qu'on dessine carré par carré
c'est maintenant le cube parfait
où le ciel se conserve.

voilà

ton amour est un poumon qui attend le lait de chèvre rouge
apporté d'un village éloigné par un monsieur âgé,
l'amour qui gonfle et se retire endolori
et regarde les contours à peine visibles des maisons à l'horizon,
qui inspire à leur ombre un peu d'air frais,
comme s'il se souvenait et tirait une ligne invisible sur lui-même,
sous le regard de l'ami qui s'approche
d'une seule moitié de lui-même,
qui pénètre dans ses narines et devient plus petit qu'un point dessiné ;

puis l'amour envoie vers l'horizon un autre fil fin, chemin pour
un autre ami, qui grandit deux fois plus, jusqu'à ce qu'il devienne
plus grand que la voie lactée,
alors tu sais que la douleur est la mémoire où vogue le visage
ombragé par un regard, et tu sors dans la rue accompagné
par le perroquet qui dit
à la fin de chaque phrase : « mais... », secouant la tête
dans ta direction, prière de ne pas rompre avec lui.

mais l'amour est quelque chose où toi-même tu es emmené,
sans oublier un seul des êtres, car tu sens
de plus en plus que tu es aimé

comme eux – ici ta douleur s'éteint en une souffrance plus calme,
qui ne te fait plus souffrir – c'est comme si l'on se déguisait
en quelqu'un qui efface
avec une gomme molle les distances. alors tu entends
clairement par le va-et-vient
de ce fil un nom que la respiration prononce comme à l'aide
d'une caresse issue de nulle part. et pour un temps tu t'ignores.

rien

il n'y a plus rien entre nous
qui puisse nous séparer,
ni la montre de cuisine arrêtée à deux heures du matin,
ni la poussière qui brille sur le meuble à midi,
les lumières du sapin
ou les livres annotés, pleins d'évènements incroyables
qui se passent dans un bâtiment sans lumière.

tu as ce regard-là
qui arrête la faucille juste à côté du brin d'herbe.

j'ai oublié que tu étais près de moi
et tout ce que je n'ai pas dit, tel un homme sans cœur
recevant le coup de grâce.

et toi,
sans rien dire, lointaine m'enveloppais.

pourquoi ta main qui caresse existe-t-elle ?

il n'y a pas de réponse.
le goût de la mirabelle dans la bouche
et le rire de l'épouvantail
te font rêver
un visage qui revient tout en s'éloignant.

tu jettes sur les années une cape rouge,
tu dis : va sous les gouttes de la pluie
sans te mouiller.

ce n'est pas moi,
ce n'est pas moi celui qui avance dans les rues froides,
ce sont elles qui roulent dans mon sillage un soleil faible.

je porte près du cœur la terre des collines hantées
par un enfant qui a grandi
et qui s'élève maintenant vers le haut.

combien de repos et de rythme a-t-on réuni sous le tertre d'argile ?!

une toile d'air s'agrippe au talon,
toi, regardant en arrière, tu aurais dit que l'amour
qui te fait souffrir défait mille ombres
accompagnant les êtres et les choses sans le savoir, sans que tu saches.

sincérité

ce n'est pas facile d'être sincère,
on ne l'est pas
quand on dit ce qui nous passe par l'esprit.

les mots sortent,
on les regarde en étranger –
ils te regardent en étranger –
personne à l'horizon.

puis beaucoup de temps s'écoule avant de trouver
un mot
qui sache, pareil à un oiseau,
les voies du vent.

je te parle et je ne m'entends pas,
les yeux jettent des ombres au loin.

conte

ton nom est
la-pitié-de-Dieu-pour-moi.

je suis l'homme-aux-deux-cœurs :
l'un se réjouit
tel un enfant qui se repose
après un jeu étourdissant
à la vie et à la mort,

l'autre
me tient dans ses bras.

le temps nous berce jusqu'à ce qu'il s'endorme

comme dans ta chute tu lèves
la torche et tes larmes ne glissent
de tes joues avec la pluie,
ta beauté reste un piège d'acier.

les cerises sont petites telle une lune sanguine,
les mots sont tortillés et collés bout à bout
comme des rubans à une seule face.

la sonnerie d'une porte abîmée
fait taire les oiseaux qui parlent en sommeil
sous les nuages aux pieds fins.

et nous nous promenons sur le rivage qui nous oublie
et nous ouvrons la porte d'un coffre-fort d'eau,
un enfant se heurte à nous
et lève une écharpe de soleil.

fleur des pâques

je tire mon cœur sur les yeux et je regarde
le nuage de tempête qui dépasse les rumeurs du jour –
ils finissent là où les années commencent – les amis meurent
sans se séparer.

la terre monte sûre et lente ;

dix cierges reposent sur la poitrine,
la nuit les souffle, qu'elles se rallument
avec la joie du prochain.

le jour le plus long

nous ne rencontrons aussi rarement que nous pleurons
sous le ciel qui a un coin décollé,
il y a toujours quelque chose de changé (un petit détail
à peine entrevu pendant nos longues discussions
sur la vie)
sur la page du corps, et nous tenons à lire jusqu'au bout,
mais le soleil-couchant, la mer,
l'ombre qui vacille allumée par la pensée nous en empêchent,
ou peut-être le delta du temps qui se déverse en nous.
nous palpons le noir on dirait le visage d'un ami
qui nous a quitté, nous devinons son sourire éteint
qui orne l'espace des revenants.
de la résurrection nous ne dirons rien,
même si le manque d'appétit pour les lamentations quotidiennes
nous fait croire que nous sommes atteints.

si

si tu écoutais les pensées des gens
pourrais-tu rester tranquille ?!

pourrais-tu être *toi-même*
quand le jour t'amène au milieu du marché
et crie : il y a ici un homme qui se meurt ?

tu sors de la mort comme de ta propre pensée
vers l'amour qui drape tes pas.

mémoire

tu rêvais d'une montagne
aux cimes fines comme des doigts,
où l'on grimpe pour thésauriser
une vue sur la mer.

les aigles volaient autour de nous,
ils tiraient les pans de nos chemises,
qu'on revienne, la rivière est montée
jusqu'à l'enfant du pré aux coquelicots,
dissimulée très loin dans la vallée.

nous nous précipitâmes vers lui la tête en première,
le regard nous est devenu plus grand :
je vis le ciel ouvert
telle l'eau où se remuent des êtres vivants.
l'enfant nous fit signe que tout allait bien ;
je t'embrassai sans te faire mal.

et nous ne finissions pas de tomber.
du fond du gouffre, comme bercée,
une icône grandissait, se courbait –
son ascension berceuse se glissa en nous.

l'état des choses

tu fais un faux pas et de ton regard
tu t'appuies sur les images.
tu as mangé, tu as bu, tu es tombé à genoux,
tu as lavé ton visage avec de la neige.
tu reconnais le vertige de l'instant pris par le vent.

les choses se perdent,
les gens ne se débrouillent plus,
ils ne croient plus que *cela c'est la vie*.

tu ouvres grandement les yeux,
tu t'attaches à la douleur : habituée à la nuit,
on ne sait jamais où elle se dirige.

elle garde intactes les caresses
et l'amour lointain.

mort ou vivant

le vent te donne une claque froide,
tu lui tends l'autre joue,
les lèvres collées tu sirotes
l'heure du fond du verre.

la nuit colle à ton dos
comme l'affiche
d'une récompense sur ta tête
pour le temps tué dans la journée.

bois doucement, à petites gorgées,
exprime ton désir –
la vie te cherche et te met le doigt dessus.

les jours raccourcissent

juste quelques banalités
qui te passent par l'esprit
et tu te souviens
que les années touchent à leur fin,
s'égouttant de l'auvent
d'un commencement du monde
gardé pour plus tard,
pour la bouche sèche
du voyageur sans monde.

ces heures-là torrides

tu penses
aux changements du monde
et – venant de très loin –
ce qui semblait immobile – le passé –
souffle
sur le travail du jour
qui dort sur tes épaules.

au bout de la terre

les gens bavardent passionnément
sur les mauvais évènements
qui les guettent.

ils se souviennent en détail
les grimaces de l'eau sous le roseau

puis,

jusque tard dans la nuit,
la tête sous un plaid,
ils défont une pelote de tendresse.

ici, dans l'obscurité,
on ne voit même pas
si l'on se prend le nez avec la main.

le monde change
deux fois plus vite,
sans que personne ne s'en rende compte.

très tôt le matin

tu ouvres les yeux à moitié : entre tes cils le monde,
qu'il ne t'échappe pas. la queue de la merle fend l'air –
une coupe précise et longue de chirurgien,
d'où sortent des souvenirs désordonnés, un gémissement ;

tu ne reconnais pas la voix, tu cherches parmi eux longtemps,
une figure claire te saute en face.

tu entends une lamentation telle une petite clé qui tourne,
et tu te lèves
le visage baigné par les premiers rayons de soleil –
l'espace se ramasse alentour comme un drap chiffonné –
comme si tu croyais sans regarder, tu le laisses de côté.

rejetés par leur propre mort, seuls les mots

enterrées dans mon ombre jusqu'au nombril,
les choses cherchent et trouvent
la vie qui ne t'appartient pas et m'appellent
en errant sur la cornée :
viens voir
le temps qui se lève de nous et du ciel
et qui nous bouscule –
devant chaque mot, un saut
qui éclaire l'obscurité.

alluvions

la poésie est une rivière entre toi et moi,
parfois ses eaux coulent mousseuses en aval,
parfois elles glissent vers le haut facilement.

elle emmène toutes sortes de choses,
elle les partage

en s'offrant à nous,
elle nous tire doucement des rives, de nous,
sans plus –

un fil de sable, la rosée, les feuilles, le souffle du vent
tiennent à la surface la brillance
où le vers s'abîme.

le temps se déplie telle une pâte pétrie longtemps sous les doigts

dans un coin, assis à une table, nous voilà de nouveau
comme au début,
en train de deviner le prochain déplacement de la colombe noire
sur les dalles de la terrasse,
sous la bouche d'échappement du monde.

les gestes ont quelque chose d'indéfini,
tout comme sous une coupole d'air,
sous les pieds du soleil,
personne n'a besoin de personne
et le moût coule des corps dans des verres en toile.

tu vois ? on y revient toujours,
il nous a manqué la lumière tombée au crépuscule,
qui se confie à nous les yeux fermés –
griffes rentrées dans les pattes du chat silencieux des confins.

qu'est-ce qu'un objet ? lorsque l'espace s'enveloppe de nous
le vide s'en va. la vie emmène les mots qui voguent
sur la planche en bois.
d'un signe de tête nous acquiesçons,
prêts à nous jeter nous-mêmes dans la rue
comme des mauvais payeurs,
prêts à habiter l'un sur l'autre.

pensées au débâcle du temps

motto:

*Le bien que je veux, je ne le fais pas ;
mais le mal que je hais, je le fais.*

(l'apôtre Paul)

la vie est une mort au ralenti,
la mort une vie en *fast forward*,
si vite elle se déroule qu'en arrière on aperçoit
le mal que l'on fait sans le vouloir.

le silence au bout de la bande a les cheveux courts,
il ne dort pas seul, il mange de ma main,
il prie que la belle peau du jour qui brille sur ta joue
ne pâlisce subitement.

il laisse encore un souvenir sous ses gouttes calmes,
de là on voit tout très bien :
le chat déchiré, la forme, la gâchette armée de la bouche,
le souci de tes os fins,
qui recèlent la tristesse éteinte de l'été.

babel

tu plonges dans un monde
où les pensées deviennent réalité
comme le petit d'un éléphant
qui se lave pour la première fois.

il y a beaucoup de choses qui se passent autour de toi,
des choses qui te font mal,
la vie se retourne contre toi
en faisant semblant d'être de ton côté.

tu es l'univers élégant
auquel mordent et meurent en silence
les enfants gardés loin de la lumière

et tu veux te réveiller,
tu veux couvrir de ta main
les yeux où la tour qui s'élève au ciel
s'écroule frappé par l'oubli.

sur les collines

je me promène quand le ciel déchire les nuages
et ce que je touche je ne vois pas,
et ce que je vois je n'entends pas,
ce que j'écoute je ne flaire pas,
ce que je hume ne se donne pas au parler,
je sais juste que tu respirez à côté de moi :

tu me fais de la place,
car tu viens et ton sang ondoie comme un drapeau,
et le cou du cygne se lève
sur l'épaule de la colline tombée à genoux.

rien n'est plus comme avant, rien n'est plus après.

à chaque moment

Dieu laisse partout pour toi
des signes qu'il t'aime –

une bûche
où tu viens de t'asseoir
en admirant les nuages noirs,
un petit vertige
dans l'image mouvante du monde –

tu apprends ainsi que la machine du temps
a le moteur arrêté
et tu la pousses jusqu'à ce qu'elle se mette en route.

tu ressens une puissance dans tes mains :
maintenant tu dessines la vie
d'un seul trait.

la vie t'évite

donne-lui le droit à la fissure de la terre,
le temps est collé à son aorte
effrayée comme par la mort,
elle ne lèche pas de sa langue
les petites tâches de bonheur.

sur les volets rampe la lierre,
les veines coupées,
mêlée aux mèches du soir.

ce coin de monde
porte les traces des dents
d'une tristesse infinie,
un être emprisonné soupire
tout le ciel caché en lui.

avec tendresse, de tes lèvres
tu tisses la toile de la croix qui vogue
par le trou en lambeaux, dans ton sang

tu craches des morceaux du passé,
lorsque l'on souffre jusqu'au bout l'on découvre.

menu de la soirée

dans les roseaux ton visage
 enveloppé
 d'un beau souvenir,
 comme dans les arrêts brusques
 où le passé nous dépasse lentement
 et nous l'attendons, qu'il revienne,
 le visage transfiguré
 par la vue de sa propre absence.

tel un saut léger qui coupe la nausée

sans dire mot tu es revenu
dans cet été comme n'importe quel autre
sous le voile humide de la nuit,
en passant par-dessus la ligne fine
qui sépare pensée et acte,
une fois à sa gauche, une fois à sa droite,

vacillant / au-dessus des lignes obscures
de l'herbe tondue, laissant fondre dans ta bouche
mot après mot, avec lenteur et fermeté,
des centaines de fois, sans te presser,
jusqu'à ce qu'ils sentent la prière,
clé tournée dans la serrure
d'une porte entre deux mondes –

et se levant à l'aube
avec le soleil, ton regard
est, certes, un pont
sur lequel peuvent passer êtres et choses
d'une contrée vers l'autre –
comme si l'on cousait une plaie
avec ce saut sans faute qui coupe
le mal d'être (pris entre deux mondes).

journal d'un instant

un jour quelqu'un t'amènera tranquille
à la table découpée du vieux noyer,
quelqu'un mettra devant toi un verre –

mais pas avant de te dire,
en indiquant l'homme au regard de travers :
« les êtres, tous, existent en lui » –
boiras-tu ce verre petit à petit
ou tu le videras d'un trait ?

sa chaleur ouvre les yeux –
l'air s'allume : mille bougies plantées
dans le vide imperceptible des choses,
dans la steppe chaude des voix –

et les nuages gonflent à l'horizon,
au-dessus de l'aile retirée de l'ange.

promesse

les jours froids s'allongent sur le tapis de feuilles
et se taisent,
personne ne demande aux gens qui passent à vive allure
où ils s'en vont,
quand ils dépasseront le ligne du soir.
l'amour coupe le temps, le colle
aux bouches de l'espace –
alarmes ouvertes dans l'herbe.
petits tremblements de terre
bercent les tâches de lumière sur les murs.
le froid est une ancre.
nous cherchons depuis des jours et des jours la courte étreinte,
je me dis, je t'ai dit : la vie danse sur nous,
morceaux de vieux arbres vogueront
au-dessus de la vallée secouée au cœur de la terre,
sa plaie est le collier que l'on met
lors de ces fêtes.

sur les rives raides tu éteins les torches

encore une fois tu as veillé le chevet du jour aveugle :
dans le parc mal éclairé sa douleur muette gémissait –
ses heures – reflet dans la mémoire paisible.

soir et matin, matin et soir, as-tu dit,
les chiens ont laissé s'écouler de leur bouche la nuit longue et blanche.
trop tard, trop tôt
pour appeler le vert crucifié sur des cascades.

et maintenant pourquoi penses-tu qu'il faut changer quoi que ce soit ?
parce que rien n'est plus comme jadis !

regarde les choses alentour, les êtres – le monde accélère.
tu restes, tu ouvres les frontières :
la vie a répondu en ralentissant les mots
comme des couteaux qui s'arrêtent dans l'étonnant crépuscule.

passage

quelque chose me poursuit dans les rues balayées
tel un sourire d'une tombe commune :
les paroles tombent de la bouche, je marche sur elles –
je sors un petit bruit, une lamentation.

j'ai pris le monde sur mon dos et je marche, Jésus,
jusqu'à ce que tu fasses un signe au-dessus de mon monde :
une aile frappera doucement tout autour –
en laissant sans souffrance la douleur entière.

cadre d'automne

une feuille colle à ma bouche.
le soir promené par des chiens
sur des allées rouillés, avec des roues en soie,
parmi les barbelés,
quitte sa coquille et pénètre dans mon oreille.

tu m'embrasses, lymphe, mais je ne suis pas présent :
l'amour m'a mangé vivant
et les gratte-ciels –
maintenant le sang promène en moi
le rêve qui s'est échappé.

le rêve de l'animal sacrifié

je sais que tu en as besoin : laisse-moi rêver
le verre au bout de la table
allongée jusqu'au loin,
vers le brin d'herbe atteint
d'une douleur voisine de la mienne.

lorsque le sang se déploie
telle une voix déserte, tu sembles né
pour couvrir des yeux avec ta main –
le couteau se met à genoux dans la chair –
un jour tu me diras ton rêve.

rien et tout

face à l'enfant qui souffre
les souvenirs s'éteignent doucement,
pareil à ce jour-là d'automne
qui oublie ses feuilles.

son voix est une eau
fine qui descend des montagnes,
frappant d'un son tranquille
les pierres du lit muet.

et la nuit tombe –
il pleut dans son lit
avec de grandes gouttes, telle la vie.

comment vis-tu dans un autre ?

partout le besoin avide :
d'un coup les rayons se souviennent du centre,
se retournent et dirigent le regard
vers les choses inaperçues.

la résignation du vieux,
l'oubli de l'animal effrayé,
l'inquiétude de la fleur
– en elle tu cherches, absent –
tu secoues ta vie. pourtant

la courte période vécue ensemble
n'est qu'un pré sans fin,
où tous entendent crier leurs noms.

et toi – tu plonges ton visage – dans un abîme
où il n'y a rien d'inférieur.

requiem pour un livre

trouble l'eau !
jette d'un regard dans l'eau la bague blanche,
sur le tard tu comprends que les lettres du livre sont des plaies
sur des ailes
qui se laissent traversées par l'espace.

Références critiques

On remarque chez Florin Caragiu une fusion unique et organique entre la théologie orientale (canonique et « iconique » par ses sources, mais orientée de biais et de façon insolente par le poète) et le surréalisme – car comment peut-on lire l'intimité souterraine et le ciel urbanisé, les gestes révélateurs etc., aussi que la lucidité qui absorbe le vocabulaire apoétique du cœur du poème, sinon telle une manière de continuer le travail poétique de Gellu Naum* ? Caragiu traverse le monde (le « jour ») très poétiquement et non seulement parce qu'il poétise, mais plutôt parce que chez lui la métaphore est un véhicule du méthanoïque. La métaphore n'est pas seulement le sens de la culture, mais aussi le culte du sens sotériologique de la vie. Voilà un poète venu d'ailleurs, d'un autre monde, qui écrit dans la langue de son époque tout en dialoguant avec elle.

Chris Tanasescu (MARGENTO)

Voilà un nouveau Florin Caragiu, qui nous montre une poésie du naturel plus concentrée et plus musicale. *L'homme à deux cœurs* passe d'un poème à l'autre de manière élégante, avec un air mélancolique et une certaine fatigue. La sensibilité envers le miracle reste la même, telle qu'on la connaissait avant grâce à ses autres recueils. Renonçant à l'extase et aux exposés théoriques, le poète préfère maintenant l'allusion multiple : à la mort, à la mémoire, à une autre façon d'aimer et aux risques. Il y emploie un ton doux mais ferme, comme s'il ne voulait pas déclencher des révoltes.

Felix Nicolau

UN POÈTE POST-2000

La poésie de Florin Caragiu prouve la relativité de la classification par générations poétiques : sa poésie contient seulement quelques particularités de la lyrique des années 2000, elle est plus proche (si l'on essaie de lui trouver des équivalences chronologiques dans le cadre de cette génération) de la poésie des « atemporels » préoccupés par les formes immuables du poétique (Constantin Virgil Bănescu) ; ou, par son penchant pour la dimension sacrée, métaphysique et religieuse de l'existence, du lyrisme de Dan Cârlea ou de Moni Stănilă. Toutefois, le poète évite les sujets religieux, il cache sa piété, car ici la religiosité est implicite, elle tient de la chimie des états d'âme. À une première lecture, son discours peut sembler étanche, avec des images bizarres, des syntagmes insolites et une prédilection pour le paradoxe ; c'est une fausse impression, parce que la « difficulté » de la poésie de Florin Caragiu vient de son contenu ; c'est la difficulté du langage et de ses structures logiques qui expriment ce qui est au-delà de ces structures : l'expérience métaphysique (*que reste-t-il de la veille peinture ? / dans l'eau sale les poings s'apprivoisent / sous un arbre gigantesque. // tu te réveilles flasque, tu coupes les cheveux en quatre : / les heures passées dans l'herbe t'attirent – / tu déploies le ciel dessus. // un son menaçant tremble dans le feuillage / une voiture s'arrête devant le tertre – / personne ne descend. pique-nique*). Inutile de souligner la singularité d'une telle poésie dans le cadre de la lyrique roumaine actuelle. Florin Caragiu n'écrit pas une poésie religieuse, on l'a déjà fait (et assez mal) ; il essaie, discrètement, de transposer dans un langage poétique une expérience mystique, avec ses illuminations et ses côtés d'ombre, la vie d'une âme qui essaie délicatement de trouver une manière de se rapprocher de Dieu. Si Adrian Urmanov, qui, à l'exemple de Ivan et Aliosha Karamazov, vit l'expérience du sacré à la frontière de la damnation et de la rédemption, reste plus proche de Arghezi, Florin Caragiu se rapproche de Voiculescu ou de Daniel Turcea ; il apparaît

comme un intrus dans le tableau de la génération 2000. Marin Mincu l'appelait, à juste titre, « un surprenant poète post-2000 ». Même si, dans ses derniers poèmes, l'auteur semble plus sensible aux aspects du quotidien, plus ancré dans le réel et plus enclin à la confession, son discours utilise la même technique d'aliénation, des ruptures sémantiques et des images pleines de bizarreries, que Florin Caragiu maîtrise presque parfaitement.

Octavian Soviany

Après *Catacombes. Ici tout est vivant et Sentic*, parus également aux éditions Vinea, le nouveau recueil de poèmes de Florin Caragiu représente la confirmation de sa maturité, la plénitude d'une voix poétique distincte sur l'empyrée de la poésie roumaine.

Poète jusqu'au bout des ongles, il fait de la vie, dans ses pages, un signe de l'urgence. « Dis quelque chose, n'importe quoi, retourne le temps / vers moi et tire. » – ou avec plus de clarté : « fais un vœu – / la vie te cherche et te père ».

Ce recueil de poèmes au titre mémorable : *L'homme aux deux cœurs* est avant tout un « texte amoureux » sans fin, aux oasis de poésie rarissime (« perdus entre les eaux / vers de nouveaux désirs on avance / une question venue au monde / avec une belle plaie. » ; « il n'y a plus rien entre nous / qui puisse nous séparer, / ni la montre de cuisine arrêtée à deux heures du matin, / ni la poussière qui brille sur le meuble à midi, / les lumières du sapin ou les livres annotés, pleins d'évènements incroyables / qui se passent dans un bâtiment sans lumière. // tu as ce regard-là / qui arrête la faucille juste à côté du brin d'herbe. »).

Ses vers ne relèvent pas seulement de la beauté, mais ils sont en quelque sorte emblématiques pour Florin Caragiu aujourd'hui, qui se trouve au cœur d'un instant de grâce de sa biographie poétique : ton nom est / lapitié-de-Dieu-pour-moi. / je suis l'homme-à-deux-cœurs : / l'un se réjouit /

tel un enfant qui se repose / après un jeu étourdissant / à la vie et à la mort,
// l'autre / me tient dans ses bras. »

Nous nous trouvons vraiment devant un livre « de mémoire », qui
« raconte » un poète important du présent littéraire roumain.

Nicolae Tzone

Florin Caragiu

Florin Caragiu est né à Ploiesti en 1969. Il est diplômé en mathématiques (1993) et en théologie orthodoxe (2006 et 2008) de l'Université de Bucarest. Il est l'auteur des recueils de poésie : *catacombes. ici tout est vivant* (Vinea, 2008) – candidat aux Prix Eminescu et Romania Literara, *opera prima* – et *sentic* (Vinea, 2009). Il a publié des poèmes et des articles divers dans les revues România Literară (*Roumanie littéraire*), Viața Românească (*Vie roumaine*), Verso, Ramuri (*Branches*), Convorbiri Literare (*Dialogues littéraires*), Hyperion, Vatra, Orizont (*Horizon*), Poesis International, Feed Back, Zona Literară (*Zone littéraire*), Conta, Tribuna (*La tribune*), Poesis, Cenaclul de la Păltiniș (*Cénacle de Paltinis*) etc.

Plus de détails concernant son activité sur : <http://florincaragiu-blogdeprezentare.blogspot.ro/>

éditions vinea

rédaction bucarest :

nicolae tzone

str. mitropolit antim ivireanul, nr. 45,

ap. 5, sector 5, bucarest 040111

téléphone : 0040.723349138

e-mail : edituravinea@yahoo.com

rédaction paris :

miron kiropol, claudiu soare

198, rue saint-honoré, 75001 paris

e-mail : claude_soare@yahoo.fr

achevé d'imprimer en 2014

Imprimé à **Gutenberg**

Tel : 4 021.345.09.26